de tout sujet ayant un rapport quelconque, immédiat ou éloigné, avec elle, il bénéficierait encore de la grande idée qu'elle a propagée et qu'elle a fait prévaloir, et qui a donné à nos pensées, à nos œuvres, ce caractère et ce sentiment d'humanité vraie, souvent méconnue dans la pratique de la vie, mais dont nous avons tout de même l'entière conscience, et que tout notre effort doit tendre à généraliser et à répandre chaque jour davantage.

III

La Religion devait faire du Moyen Age l'époque par excellence de l'art chrétien, mais il lui fallait d'abord créer à nouveau l'Art lui-même, disparu dans l'effondrement général qu'entraîna la chute de l'Empire romain. Or, elle devait, dans cette restauration, lui donner le principe et la force qui constituait avec l'amour son essence même, l'unité.

Au rebours de l'ancien monde, dont la caractéristique est la multiplicité, où la loi normale semble se résumer dans le commandement de la Genèse : « Croissez et multipliez, et remplissez toute la terre », et où cette dispersion des peuples amène une diversité de croyance, de mœurs, de morale, le christianisme apportait avec soi la nécessité de l'union des peuples, de l'unification des croyances, des mœurs, et de l'établissement d'une morale unique, car n'est-ce pas en ce sens que se doivent entendre ces paroles du Christ : « Quand j'aurai été élevé en haut, j'attirerai tout à moi ! » et d'ailleurs l'Apôtre ne dit-il pas : « Il n'y a plus ni Juif

ni Grec, plus d'esclave ni d'homme libre, plus d'homme ni de femme, mais vous êtes tous *un*, dans le Christ Jésus. » Cette unité, la religion la portera dans tout, nécessairement, et l'art, pour cette raison, cessera d'être particulier à chaque peuple, spécialisé dans une formule absolument propre à chacun et qui l'isolait de tous les autres ; sans doute, il y demeurera ce qui tient au génie particulier, au génie individuel des nations, mais la communauté de l'idée leur donnera cette harmonie d'expression, cette unité de pensée et de but qui en fait la grandeur morale et établira, par cette unité, une émulation entre toutes les formes de l'art, émulation qui devient pour lui une cause de perfectionnement et de progrès.

Ce travail d'enfantement d'où sortira le monde moderne — non pas seulement en l'acception où l'histoire entend ce mot, mais, aussi, dans son sens philosophique, — ce monde nouveau dans lequel, selon la prophétie d'Isaïe, « tout va être renouvelé », c'est le Moyen Age qui l'entreprend.

Une certaine école s'est plu, par une petitesse de polémique qu'il faut plaindre, à le représenter comme une période trop longue d'ignorance, d'abrutissement intellectuel et en a fait uniquement le règne de la violence et des passions brutales. Il fut, au contraire, la revendication de l'esprit contre l'oppression de la force : il est aisé de s'en convaincre par le seul exposé des questions que soulevèrent ses philosophes ; aucune époque, — pas même le XVIII^e^ siècle qui pourtant agita tant d'idées, élabora tant de systèmes, et fut, ainsi qu'on l'a dit, non pas

une période de crise, mais une crise par soi-même, — aucune époque n'a possédé dans l'esprit une telle activité, une telle puissance, une telle exubérance de vie ; aucune n'a eu d'aspirations plus multiples et plus hautes ; aucune n'a réalisé une pareille somme de créations ; car il y aurait une réelle mauvaise foi, ou un incroyable enfantillage à prétendre ne tenir nul compte de tout l'effort de quinze siècles, et à vouloir faire dater de quatre cents ans la mise en marche de l'esprit humain dans l'ère nouvelle.

Ce serait nier l'évidence et aller contre le bon sens.

Cependant, quand la passion s'en mêle, le sens commun lui-même s'obscurcit, et l'on part volontiers à la conquête de l'absurde. Dans ce cas particulier, d'aucuns ont préféré nier le Moyen Age, plutôt que d'accorder à l'Église cette gloire, — elle lui revenait pourtant de plein droit, — d'avoir fait de toutes pièces, et au prix de quelles luttes, de quelle opiniâtreté, de quelle vigilance de tous les instants, cette civilisation dont l'esprit moderne est si fier. Il s'enorgueillit d'elle au point de ne pouvoir se résoudre à admettre qu'une idée qui n'est plus la sienne, qu'une puissance dont la compréhension lui échappe, ait pu accomplir un tel œuvre. Il admire qu'un principe, déclaré par lui rétrograde, ait jamais pu produire un pareil résultat, et dans son étonnement, il nie tout, pour n'avoir pas à se déjuger. C'est évidemment là, dans sa plénitude, cet « orgueil de la vie », dont parle saint Jean, et qu'il faut entendre de l'exaltation de l'esprit, de la volonté

humaine allant jusqu'au délire de se diviniser soi-même.

A ceux qui s'attardent et s'obstinent en cette négation, on pourrait, nous semble-t il, poser une double question : Que serait la civilisation sans le christianisme ? Que serait le Christianisme sans l'Église ?

L'influence du Christianisme, il n'y a pas à la révoquer en doute, aussi bien, n'est-ce pas, à dire le vrai, la doctrine purement philosophique de l'Évangile qui est en jeu, qui est visée dans l'espèce, et volontiers l'on tomberait d'accord sur ce point. Mais, se la figure-t-on cette doctrine, n'étant plus une religion, et réduite à la seule valeur d'une philosophie ? Certes, elle aurait encore une élévation dépassant de bien haut le plus pur des systèmes antiques ; quelle action, pourtant cette philosophie eût-elle été capable d'exercer ? S'imagine-t-on qu'un enseignement d'école, restreint à quelques esprits curieux de nouveauté ou en quête de perfection eût amené plus de changement, plus de bien véritable que ne l'avait fait, par exemple, la théorie platonicienne ? Est-ce que, jamais, ces idées se seraient répandues davantage que les autres conceptions des philosophes ? Et que l'on ne vienne pas dire : elles étaient trop sublimes pour ne pas accomplir seules et malgré tout leur mission et faire leur chemin. Moins que les autres, au contraire, et à cause de leur sublimité même, sans l'Église, elles auraient eu chance de se répandre, car elles allaient à l'encontre de toutes les idées reçues ; elles étaient une loi de renoncement et de sacrifice, et l'homme s'y

soumet rarement de bonne grâce et volontairement. Admettons, pourtant, que la chose ait eu lieu. Le Christianisme eût été un système philosophique généralisé, mais de toute façon, il n'aurait pas pénétré dans les esprits sensiblement plus vite ; dès lors la situation historique serait restée la même. Dans ces conditions, il est bien permis de se le demander : quel chef d'école aurait eu assez d'autorité pour s'imposer, médiateur, entre les conducteurs d'invasions, entre un maître de l'espèce des seigneurs féodaux et le peuple qu'ils venaient détruire ou qu'ils opprimaient ? Il fallait, ici, représenter autre chose et mieux qu'un principe de morale philosophique ; il fallait représenter ce pouvoir de Dieu, au-dessus, par définition même, de toute la puissance de la terre ; il fallait cette autorité, ce prestige des papes, des évêques, ne parlant pas au nom d'un système, qu'en définitive, rien, absolument rien, si ce n'est un désir de perfection, ne pouvait entraîner à accepter, mais se présentant armés d'une puissance surnaturelle, portant avec eux la parole, non plus d'un maître de la sagesse humaine, mais d'un Dieu !

Au reste, malgré le surcroît de force venu à l'idée philosophique par le prestige de l'idée religieuse, il faut bien l'avouer, nous n'avons pas encore réalisé, — tant s'en faut, — la pensée d'amour, de véritable progrès et d'unité du Christianisme. Si notre intelligence s'est ouverte à des idées plus généreuses, si notre civilisation a, malgré tout, revêtu une apparence plus humaine, et y a gagné davantage d'extérieure politesse, nous avons trop tenu

fermé notre cœur ; l'égoïsme est demeuré à peu d'exceptions, en dépit de la loi formelle d'amour et de sacrifice, le mobile de toutes nos actions. Pour cela, dans l'organisation sociale, nous en sommes encore, après dix-neuf siècles, à souhaiter la cité future où nous trouverons enfin cette liberté, cette paix, cette concorde, et, disons le mot, ce bien-être aussi, que l'humanité poursuit sans relâche, et qu'elle eût trouvés dans la stricte application de la loi du Christ. Et cette cité future dont rêvent les meilleurs esprits, nous apparaît semblable à la Terre Promise, qu'on dirait s'enfuir devant les Hébreux, à mesure qu'ils s'avancent dans le désert. Un bien petit nombre de ceux qui sortirent d'Égypte la connaîtra ; Moïse lui-même ne doit pas y entrer, parce qu'il a douté de la parole du Seigneur. Il a cru, — substituant sa propre volonté à celle de Dieu, — pouvoir hâter en quelque chose sa marche en avant, et au mépris du commandement exprès qu'il a reçu, il frappe deux fois le rocher d'Horeb..... Dès lors, la Terre de Promission lui est fermée, il pourra l'entrevoir, il ne s'y reposera pas.

Pour avoir commis la même faute, l'esprit humain est tombé dans la même impuissance ; nous errons à la recherche du bien, et nous épuisons notre effort au leurre d'une incessante course à la poursuite du bonheur.

On voudra bien nous pardonner cette longue parenthèse ; nous tenions à aller au-devant d'une objection que pouvait soulever le jugement que nous portons sur le Moyen Age. Nous voulions établir, — nous pensons l'avoir

fait suffisamment, — qu'en dehors de l'Église le Christianisme n'aurait pu développer son action sur l'humanité ; par conséquent, le Moyen Age, tel qu'il fut en réalité, — c'est-à-dire l'époque extraordinairement féconde en créations, durant laquelle se pose la série presque complète des plus hauts problèmes philosophiques, — n'aurait pu exister sans l'Église, puisqu'il est la mise en actes de l'idée et de la morale du Christianisme. Or, nous le répétons, celui-ci n'eût jamais été accepté, malgré le sublime de sa morale, si l'Église n'avait proclamé son origine divine et n'avait fait de l'application de sa loi, la loi même de Dieu.

Avec le Moyen Age, s'est affirmé, a pris corps, ce retour à l'unité, commencé à l'aube même du Christianisme, et qui devait s'opérer sur les ruines du polythéisme antique. Villemain, dans son *Tableau de l'éloquence chrétienne*, a très nettement défini le caractère de cette unité et le double rôle philosophique et religieux du christianisme. Exposant le discrédit dans lequel étaient tombées les fables de la théogonie ancienne, et l'effort tenté pour les maintenir, il écrit : « ... Les hommes n'y suffisaient pas. Ils commentaient d'anciennes fables, au lieu d'y croire. Ils vieillissaient le paganisme pour le rajeunir : mais ils ne faisaient qu'ajouter au chaos des opinions, sans trouver une croyance qui pût ranimer l'esprit de l'homme et lier les nations entre elles.

« Le christianisme seul eut cette puissance ; il profita de l'ordre et de la paix rétablis dans l'empire pour se répandre avec une incroyable

rapidité. Il marcha, pour ainsi dire, à grandes journées sur ces vastes chemins que la politique romaine avait ouverts d'un bout de l'empire à l'autre, pour le passage des légions. Il s'empara de toutes les dispositions que la haine du joug romain laissait dans le cœur des peuples asservis. Il releva, par l'enthousiasme, des âmes abattues par l'oppression. Parlant au nom de l'humanité, de la justice, de l'égalité primitive entre les hommes, il devait avoir bientôt pour lui tout ce qui était esclave et souffrant, c'est-à-dire l'univers. Il ne s'adressait pas seulement à la société, mais à l'homme intérieur, à l'homme moral ; il lui inspirait l'amour de la vertu, l'innocence des mœurs, l'humilité, la patience ; il agissait à la fois comme un culte et comme une philosophie ; et tandis que les philosophies anciennes n'avaient été que le privilège du petit nombre, il était une consolation offerte à la foule, la calmant et l'éclairant tout ensemble. »

Cette amélioration morale devait ramener, d'une façon inévitable, au désir de la perfection, et ainsi forcer l'esprit à tendre vers le beau et lui faire retrouver, du même coup, la notion de l'Art, par le besoin de se représenter l'idéal et de lui donner une forme sensible. Plus l'idéal s'élèvera, plus cette forme dont on essayera de la revêtir devra elle-même avoir d'élévation et de noblesse.

Le caractère de l'Art va donc se modifier dans la proportion même en laquelle le christianisme modifiera la morale antique.

S'il continue de persister, dans l'Art, ce que l'antiquité y avait mis, c'est-à-dire, tout ce que

peut contenir de grand et de vrai la nature étudiée et sentie en elle-même, dans la manifestation des phénomènes physiques ou dans l'étude des mouvements de l'âme, considérés comme l'une des résultantes des forces de la nature, l'idée nouvelle y ajoutera une noblesse incomparable ; car elle transformera cette façon de voir, de comprendre, de sentir, en donnant pour créateur à la nature et à l'âme humaine, non pas un élément, non pas la force aveugle de la matière, mais une intelligence souveraine et une bonté absolue. Dès lors, elle fera une loi, à l'esprit, de chercher son perfectionnement non plus dans la seule culture de l'intelligence, ni dans l'accomplissement d'une étrange morale, fondée sur la force, sur la satisfaction des penchants égoïstes, sur la recherche de la plus grande somme de bonheur possible ou sur l'impassibilité du stoïcisme ; mais elle le placera au contraire dans l'aspiration vers la douceur et la paix, dans la lutte contre les instincts, dans le renoncement aux richesses, aux honneurs, aux plaisirs, dans l'abnégation de soi-même, dans le sacrifice de son propre bonheur au bonheur des autres, dans ce sentiment nouveau et vraiment divin de la charité.

A pareille école, il faudra bien que l'humanité se transforme. La sublimité du mobile qui fera jouer désormais les passions élèvera l'artiste au-dessus de l'adoration des choses de la terre ; il admirera toujours la nature, mais autrement, et en y joignant cette pensée qu'elle est l'œuvre de Dieu, et il la comprendra alors dans ce chant de gloire qui monte d'elle toute

vers le Créateur. L'immensité du ciel, la majesté terrible de la mer, ne seront plus pour lui d'inquiétants mystères capables de troubler sa raison ; il les admirera davantage parce qu'il n'a plus, comme homme, à les craindre ; elles ne sont plus des forces nuisibles, elles disent seulement la puissance sans limite de leur auteur. Dans l'homme, l'art cherchera et trouvera davantage encore l'image de Dieu : il en est la ressemblance plus proche par l'esprit, par la pensée, par l'âme. Il faudra donc qu'il parvienne à rendre quelque chose de ce surnaturel qu'il entrevoit. La recherche de la forme, de la beauté plastique, sans disparaître, — car elle est l'une des lois fondamentales de l'Art, — s'atténuera, parce que l'artiste aura maintenant autre chose et mieux à exprimer dans son œuvre. L'antiquité, nous l'avons dit, arrivait au beau par la contemplation d'un type imaginaire. Cicéron l'indique, au début de *l'Orateur*, quand, parlant de Phidias, il dit : « Lorsque cet artiste faisait une statue de Jupiter ou de Minerve, il ne se servait pas d'un modèle dont il copiait la ressemblance, mais dans son esprit existait un type exemplaire de la beauté, sur lequel il ne cessait de fixer les yeux, et qui conduisait son art et sa main. » Ce moyen obligeait l'artiste à la reproduction d'une beauté conventionnelle, — non sans grandeur, certes, — mais qui le faisait demeurer, malgré son effort, au-dessous de la nature, si imparfaite qu'elle fût ; car, à cette forme idéalisée il manquait l'âme, et en dépit de son imperfection, la nature gardait quand même son incomparable beauté : la vie !

Désormais, l'artiste aura devant les yeux, non une beauté de convention, un type en quelque sorte arbitraire, si l'on ose dire, mais le principe même de toute beauté, Dieu dans la nature et dans l'âme humaine. Il s'attachera donc, nécessairement, davantage à étudier et à rendre la nature, la transfigurant non plus uniquement dans sa forme, mais l'expliquant, la commentant dans sa pensée. A la place de l'idéal matériel des anciens, il mettra dans ses créations l'idée, le sentiment, et ce quelque chose, enfin, qui seul donne la vie aux œuvres et qui les fait, dans la limite où le peut un homme, réaliser la beauté absolue et atteindre au sublime : l'âme.

Voyons comment, et dans quelle mesure, cette vision nouvelle s'est réalisée dans l'œuvre des maîtres.

IV

Au heurt formidable des Barbares, la civilisation ancienne s'était écroulée ; les nouveaux maîtres avaient tout renversé sur leur route, et des institutions romaines il restait maintenant un souvenir et des lambeaux demeurés debout, on ne sait pourquoi ni comment. Le règne de la force brutale recommençait, et l'humanité retournait à la sauvagerie primitive.

Mais le Christianisme était la barrière où allait se briser l'effort de destruction des vainqueurs.

Tous ces éléments épars de l'ancienne société, il les recueillera ; tous ces monuments, toutes ces œuvres, créations de la sagesse ou du génie humains, il les conservera par un sentiment d'admiration pour l'esprit, de respect pour l'œuvre incomplète, inachevée, immense cependant, de cette société qui sut rester superbe d'allures, jusque dans la plus folle des erreurs et le plus entier des égoïsmes, l'esclavage, puisqu'elle donnait, par là, une dignité sans égale au petit nombre d'élus à qui elle daignait réserver vraiment le nom d'homme. La Religion conservera en l'asile de ses cloîtres les ouvrages de l'antiquité, et elle en fera bénéficier la civilisation nouvelle qu'elle édifie sur l'Évangile.

Dans cette faillite de l'ancien monde, l'Art devait le premier disparaître. Le Christianisme, en faisant naître la conception d'un idéal, obligea, nous l'avons dit, d'en retrouver la notion et le sentiment. Il sera donc, à son début, essentiellement religieux. De cette inspiration puisée en la pensée du Christianisme, dans le dogme de l'Église, il héritera cette sublimité, ce calme, cette grandeur d'expression auxquels n'atteignit pas la perfection de l'art antique. Et, en effet, c'est bien par l'expression, par la beauté que lui donnent l'idée, l'âme, que l'art des primitifs s'empreint de ce charme, de cette poésie de rêve qui détache l'esprit de la forme, — insuffisante souvent, — qui frappe nos sens, pour l'élever, dans l'oubli du symbole matériel, à la contemplation de l'idée, et de quelle idée ! Celle de l'infini, de l'immatériel, du divin !

Examinons comment, et dans quelle mesure, cette influence du christianisme s'est manifestée, — soit directement, soit par l'intermédiaire de la religion ; nous pourrons, par là, nous rendre compte de la façon dont les artistes